

La vie et le genre de la langue

Fabrizia Giuliani

DANS **DIOGÈNE** 2022/3-4 n° 279-280 , PAGES 153 À 164
ÉDITIONS **PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE**

ISSN 0419-1633

DOI 10.3917/dio.279.0153

Date de mise en ligne : 29/03/2024

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-diogene-2022-3-page-153?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

LA VIE ET LE GENRE DE LA LANGUE

par

FABRIZIA GIULIANI

Le poids des mots

These words are too solid, les mots sont trop solides, écrivait Suzanne Vega dans une chanson, *Language*¹, que le temps n'a pas emportée. Elle invoquait une langue liquide, capable de courir, de capturer les imprécisions, les flous :

These words are too solid / Les mots sont trop solides
They don't move fast enough / Ils n'avancent pas assez vite
To catch the blur in the brain / Pour saisir ce flou dans le cerveau
That flies by and is gone / Qui s'en va et est déjà passé.

« Pourtant les mots trahissent », chantait-elle dans le couplet suivant. Ils ne forment qu'une surface dure, des croûtes de sens inexprimés qui cachent des royaumes auxquels personne n'a jamais eu accès – *realms underneath* :

I won't use words again / Plus jamais n'emploierai-je des mots
They don't mean what I meant / Ils n'expriment pas ce que je veux exprimer
They don't say what I said / Ils ne disent pas ce que j'ai dit
They're just the crust of the meaning / Ils ne sont que la croûte du sens
With realms underneath / Cachant des royaumes souterrains.

Trop solide et à la fois trop fuyante – on ne saurait évoquer par des traits plus efficaces la langue et le paradoxe qui l'enserme, à savoir la tension entre le mouvement fluide de l'esprit et la recherche de formes d'expression capables de le capturer, la nécessité de trouver les mots et la découverte que parfois les vocables occultent le sens au lieu de le révéler. Et pourtant, pour donner du sens à notre expérience du monde, nous n'avons que cette langue, aussi encombrante et parfois décevante soit-elle. C'est notre forme de vie et nous devons d'abord à Ludwig Wittgenstein d'avoir élucidé cela.

¹ Suzanne Vega est déjà une autrice établie lorsqu'elle sort *Solitude Standing*, l'album qui contient *Language* et des chansons plus connues telles que *Tom's diner* et *Luka*. Le premier album éponyme sorti en 1985, deux ans plus tôt, avait conduit les critiques musicaux américains à évoquer l'héritage de Joni Mitchell. Cependant, la nouvelle œuvre la mène au succès international, confirmant son autorité d'un point de vue musical et textuel.

Diogene n° 279-280, juillet-décembre 2022

La notion de *Lebensformen*, formes de vie, apparaît dans les *Recherches philosophiques*, publiées à titre posthume en 1953 et qui s'écartent de la vision logico-formelle du *Tractatus* (1922) où l'enquête sur la « forme générale de la proposition » attribuait à celle-ci la forme d'une image – *Bild* – du réel. Le langage, lit-on dans les *Recherches*, adhère plastiquement à nos « formes de vie » ; il n'est donc pas possible d'établir un ordre, voire une primauté, au sein des fonctions qu'il remplit. Toute approche instrumentale de la langue est abandonnée : la langue ne se limite pas à traduire la pensée, mais permet à celle-ci d'acquérir une portée intersubjective. Toute idée rigide sur la forme de la proposition et la valeur du signifié est également mise à l'écart, dès lors que le signifié n'est plus conçu comme représentation ou effet d'une réalité extérieure, mais comme manière vivante d'intervenir sur ce réel. Voici un passage célèbre des *Recherches* : « Pour une *large* classe des cas où il est utilisé – mais non pour *tous* –, le mot “signification” peut être expliqué de la façon suivante : la signification d'un mot est son emploi dans le langage. Et l'on explique parfois la signification d'un nom en montrant le *porteur* de ce nom” (Wittgenstein, 2005 : 75, § 43), réflexion qui avait été anticipée dans le *Cahier bleu* dès 1933 : « si nous devions nommer quelque chose qui soit la vie du signe, nous devrions dire que c'est son utilisation » (Wittgenstein, 2004 : 4).

Il faut donc accepter les limites de la langue, passer à travers ses maillons imparfaits pour sauvegarder une pensée qui, à défaut, serait entraînée dans un flux indistinct de la conscience – une pensée *qui s'en va et qui est déjà passée, passée, passée*. Or, des études récentes montrent que la racine de nos associations sémantiques est tout aussi linguistique que mentale et cognitive, comme l'avaient d'ailleurs suggéré les premiers travaux psychologiques de Galton et James, ainsi que les théories freudiennes². La racine neurologique de l'organisation des mots dans des champs lexicaux a été confirmée par maintes études au cours des dernières décennies : le champ lexical se configure comme une façon particulière de structurer, à travers l'emploi d'un ensemble de lexèmes, une aire conceptuelle – la parenté, par exemple – que nous connaissons et qui fait partie de

² Les études sur le lexique des locuteurs, et notamment sur les modalités selon lesquelles les mots se forment dans notre esprit, sont d'ailleurs nombreuses. On peut évoquer l'approche qui, en philosophie du langage, part de l'hypothèse selon laquelle « dans les comportements associatifs des êtres humains il existe des régularités [...] qui constituent une trace essentielle pour reconstruire la structure de notre lexique mental » (Basile, 2001 : 11). On sait que la nature relationnelle de la parole a été d'abord soutenue dans le *Cours de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure (1916) ; puis, c'est le structuralisme qui a développé la théorie des champs sémantiques associatifs grâce à Trier (1931) et à Bally (1932).

notre expérience³. Ces structures conceptuelles ont pris au fil du temps des noms et des formes variés – *frame, script* (Fillmore, 1985, 1987), impossibles à toutes énumérer ici. On peut toutefois évoquer leur matrice commune, à savoir le lien aux cadres de connaissances propres à chaque culture et qui déterminent comment le sens d'un, voire de plusieurs mots, est interprété. Ces cadres s'ancrent dans le sens commun, donc dans la façon selon laquelle les membres d'une communauté donnée s'organisent et organisent leur expérience du monde – appelons-les des stéréotypes. Comme le rappelle encore Lakoff, « si les faits ne trouvent pas de place dans un cadre, le cadre reste et les faits sont délogés » : *if the facts do not fit a frame, the frame stays and the facts bounce off* (Lakoff, 2004 : 17).

On parle beaucoup de la langue. Même trop, au dire de certains. Or, sur quoi cette discussion est-elle axée ? Sur quoi se mesure-t-on les unes les autres, que l'on se brouille, que l'on se déchire ? Évidemment, ce n'est pas sur le paradoxe que Suzanne Vega nous a montré. On discute de la langue en la découpant en morceaux : on isole des désinences, des déclinaisons, des articles, des pronoms. Tantôt, on lève les yeux pour les poser sur la grammaire et sur ses règles ; tantôt, on s'en tient aux mots pour les articuler à des questions qui ne sont pas linguistiques : le politiquement correct, l'inclusion, la discrimination, le pouvoir⁴. Aussi le discours demeure-t-il fragmenté, disloqué, condamné à chaque fois à recommencer à nouveau ; surtout, il finit par éluder la question essentielle : quelle est la place de la langue ? La langue suit-elle, à l'instar de l'intendance, ou bien peut-elle parvenir à réécrire, à redéfinir le monde, les expériences, les personnes ? Est-ce que dire revient à faire ou simplement à étiqueter ? Autant d'interrogations qui ne sont pas l'apanage des spécialistes : elles ne concernent pas que des linguistes ou des philosophes nostalgiques des causeries de Cambridge. Elles nous concernent directement, car elles ont affaire avec cet enchevêtrement de la

³ Cette notion se rapproche de celle de *frame*, introduite par Minsky (1975) pour rendre compte de la manière dont les connaissances sont représentées.

⁴ La question de l'usage discriminatoire de la langue est longtemps restée marginale, dans les études italiennes, par rapport aux études européennes et américaines, à l'exception de Sabatini que l'on évoquera plus loin. Les choses ont tout de même changé, le thème s'étant imposé dans le discours public et ayant fait l'objet d'une nouvelle attention dans les études sociales, linguistiques et littéraires. Il faut citer, parmi les travaux pionniers, Irigaray (1981, 1985), Cavarero (1987), Muraro (1981, 1988) et Violi (1987 : 39) qui se demande si « on peut penser la différence sexuelle dans le langage non seulement comme une variable de la performance des locuteurs, mais aussi en tant que catégorie permettant d'organiser le système linguistique ». Voir aussi Robustelli (2023), qui résume les étapes principales de la linguistique italienne, à commencer par Marcato (1988), Fresu (2008), Saggio (2010) et Cavagnoli Dragotto (2021).

nature et de l'histoire qui conditionne la culture et pénètre profondément dans nos vies, comme l'a bien observé Tullio De Mauro (2009 : 109, ma trad.) :

Depuis le début de l'histoire humaine où, d'après Hegel (en ceci un vrai disciple de Kant) la main et la parole se rejoignaient, tout ce qui peut et doit se dire *culture* est imprégné d'activités verbales ancrées dans des pratiques opérationnelles. Ainsi dépouillée du rôle de première autocrate, la parole s'inscrit désormais, de manière tout à fait démocratique, dans toute forme de culture que les êtres humains élaborent au fil du temps et à la faveur des endroits s'y prêtant.

Les règles et la praxis

Commençons par un exemple récent, à savoir les dilemmes linguistiques qui ont accompagné la prise de fonction du gouvernement dirigé par Giorgia Meloni, la première femme à présider le Conseil des ministres, en italien la *Presidente del Consiglio*. Il aura fallu presque quatre-vingts ans pour qu'une femme parvienne au sommet du pouvoir politique de la République italienne : un tournant inédit dans l'histoire du pays. Or, comment la langue en rend-elle compte ? Avec plus de tranquillité que nous, dirait-on. Elle n'a aucune difficulté à prendre acte du changement : on sait que l'italien – contrairement au latin – ne dispose pas de genre neutre, celui-ci s'étant perdu dans les méandres de l'histoire linguistique ; nous n'avons que le masculin et le féminin. *Presidente* est un terme dérivant d'un participe latin, comme *docente*, « enseignant » ou « enseignante » ; pour identifier la personne qui remplit cette fonction, c'est-à-dire pour indiquer si c'est un homme ou une femme qui préside, ou qui enseigne, il suffit de décliner selon le genre l'article qui l'accompagne : comme on dit « j'ai parlé avec le/la *docente* de physique », on dirait « les premiers pas de la *Presidente* ». La langue ne se froisse guère. Elle sait accompagner l'histoire et les avancées de celle-ci : elle possède les ressources pour exprimer le sexe des enseignantes et peut faire de même pour les présidentes, quelles que soient les institutions que les intéressées sont appelées à présider⁵.

Or, ce sont plutôt les locuteurs – c'est-à-dire nous – qui ont du mal à suivre ces évolutions. C'est ce qu'ont montré à la fois le court-circuit provoqué par les premiers documents présidentiels, les notes relatives aux rencontres européennes et le débat qui a suivi. Giorgia Meloni a effacé de son appellation la référence au sexe féminin : elle a demandé expressément d'être appelée *il Presidente del Consiglio*, « le Président du Conseil ». Alors qu'elle prétend que la langue n'a pas de rôle à jouer sur le terrain politique, et qu'elle lâche que « la liberté des femmes ne consiste pas à se faire appeler "cheffe-

⁵ Voir, entre autres, Thornton (2012).

traine” [*capa-trena*] », elle finit néanmoins par en faire une marque identitaire. Elle refuse de s’engager dans le combat pour une langue politiquement correcte et préfère introduire un autre type de combat, qu’elle fomenté à l’aide d’indications strictes sur la manière de se référer à sa fonction. Après le discours de la « cheffe-traine », prononcé à la Chambre des Députés le 25 octobre 2022, à l’occasion du vote de confiance, Meloni a envoyé une circulaire au dicastère général de la Présidence où il était précisé que « le titre à utiliser pour le président du Conseil des ministres est : « Monsieur le Président du Conseil des ministres, Hon. Giorgia Meloni ». Une fois constaté que la grammaire et la sémantique n’empruntent pas des voies séparées et que « *Signor presidente on. Giorgia Meloni* » crée bien quelques problèmes, elle est d’abord revenue sur ses pas à partir d’une autre note où il était indiqué que la formulation correcte pour toute communication institutionnelle serait « le Président du Conseil des ministres », sans le terme *Signore*, pour capituler enfin sur un « Appelez-moi Giorgia ». La solidité des mots s’est imposée. Ces trébuchements ont néanmoins montré à quel point les règles qui gouvernent la force expressive de la langue sont enracinées dans le sens commun. C’est encore Wittgenstein (2005 : 219) qui nous aide :

C’est donc que “suivre la règle” est une pratique. *Croire* que l’on suit la règle n’est pas la suivre. C’est donc aussi qu’on ne peut pas suivre la règle *privatim* ; sinon croire que l’on suit la règle serait la même chose que la suivre [§ 202].

Les raisons qui nous font accepter des termes comme *segretaria* et *sindaca* ne relèvent pas uniquement des règles de l’italien. Elles sont principalement extralinguistiques. Elles appartiennent à l’environnement, à la culture et à l’histoire⁶. La frontière entre langue et monde n’est pas pour autant aussi nette qu’on le croirait : la langue assimile et restitue. Elle a absorbé l’étrangeté des femmes par rapport au domaine public et le changement suscite des résistances. Au fil des années, les jérémiades sur une prétendue cacophonie des mots nouveaux se sont accumulées – le terme *ministra* ne convient pas car il évoque une soupe (*minestra*), le terme *femminicidio* est répugnant, et ainsi de suite ; la liste est longue.

Pour mieux articuler la nature de ces résistances, il convient de lire un passage tiré d’une lettre envoyée par Clio Napoletano au journal *La Repubblica* en 2012, au moment de la campagne contre

⁶ Je cherche moins à réitérer une vision non autonome, non algorithmique du langage, que de rappeler que toute communauté de locuteurs porte avec elle une expérience profonde, qui pèse lourd et dans laquelle une pluralité d’éléments s’imbrique. Comme l’a fait valoir Lakoff (1987 : 266) l’expérience possède des racines corporelles, incarnées dans l’histoire elle est donc de nature social et non uniquement individuelle.

la violence de genre lancée par le mouvement *Senonoraquando* : « Nul doute que ce type de violence plonge ses racines dans la discrimination de genre, dans une conception de la femme comme propriété, dans un certain machisme présent dans notre société. Pourtant je me demande : puisque les femmes, parmi d'innombrables qualités, possèdent aussi celle de l'imagination, ne pourraient-elles pas inventer un autre mot, compte tenu de la nuance quelque peu méprisante que je crois percevoir dans le terme "féminicide" ? Ou alors s'agirait-il d'une sensibilité générationnelle différente ? ».

Les choses sont néanmoins en train de changer et touchent aussi le niveau métalinguistique, c'est-à-dire les instruments par lesquels la langue est illustrée et décrite : grammaires, dictionnaires, vulgarisation linguistique, moyens d'information. À ce propos, l'édition 2022 du dictionnaire publié par l'Institut Treccani a adopté des critères exemplaires de présentation des articles. Les directeurs du projet, Valeria Della Valle et Giuseppe Patota (2022), ont choisi de ne pas présenter les éléments individuels sous la seule forme masculine, mais d'y inclure les lemmes, noms et adjectifs, au féminin. Ils ont ainsi marqué une rupture avec une tradition lexicographique séculaire. Della Valle et Patota parlent à juste titre d'une révolution « qui reflète et fige sur le papier l'urgence de faire évoluer nos pratiques de manière à promouvoir l'inclusion et la parité de genre [...] pour la première fois, on trouvera des entrées identifiant des professions qui, par tradition androcentrique, n'avaient jusqu'à présent aucune autonomie, telles *notaia, chirurga, medica, soldata* ». Mais prenons garde : le combat a lieu moins sur le terrain du lexique – les mots à dire ou à ne pas dire – que sur celui de la syntaxe – un niveau plus profond, car il s'agit du moteur de la langue – et de la morphologie, c'est-à-dire des pièces qui le maintiennent uni. Ces parties plus petites – marques variables, terminaisons, désinences – portent une charge considérable : elles assurent la cohérence et la stabilité de nos discours. L'enchevêtrement entre pensée et langage à ce niveau est serré, mais nous en sommes peu conscients, donc très conditionnés, comme le montrent les séquences que nous venons d'observer. Le psychologue russe Lev S. Vygotski a été parmi les premiers auteurs à souligner la nature et l'importance de cet enchevêtrement. Dans ses études sur l'ontogénèse du langage, il a montré comment le rapport entre pensée et parole n'est ni originaire ni « donné une fois pour toutes » : il se configure plutôt comme une relation qui se développe peu à peu dans l'interaction avec les autres et avec le monde. La vocation sociale naturelle mène les êtres humains à procéder « de façon holiste », construisant des parcours et des expériences de connaissance partagées où, dès la toute première enfance, on développe des habiletés cognitives et linguistiques à l'intérieur d'une dimension intersubjective (Vygotski, 1990). Cette approche, aujourd'hui confirmée par maintes recherches qui procèdent

de façon antidualiste (voir Basile, 2023), montre que les schémas conceptuels de référence, le langage et l'interaction sociale, se rejoignent de manière à marquer à la racine notre développement humain – comme individus et comme sociétés. Il faut être conscient de ce lien lorsque des changements sont en jeu, qui touchent à la racine des équilibres sociaux et civils tels ceux que nous abordons ici. Faute de lever les yeux sur le mouvement de la langue et la façon dont nous y sommes impliqués, on n'apprendra rien de nos erreurs. Il serait temps, par exemple, de comprendre que l'enjeu n'est pas représenté par l'inclusion ou l'élargissement. La langue appartient à tout le monde, pourvu qu'elle puisse jouer son rôle. Il existe des avocates, des enseignantes, des directrices, et maintenant même une Présidente du Conseil : pourquoi ne pourrait-on pas le dire ? Ce sont les faits qui comptent, nous dira-t-on : à savoir, que les obstacles formels et substantiels qui empêchaient les femmes de déployer leur talent soient tombés. Évidemment, ce qui compte c'est que les plafonds cèdent. Mais alors, pourquoi ne saurait-on représenter entièrement les étapes de cette aventure ? Pourquoi Merkel – *Bundeskanzlerin* – et aujourd'hui von der Leyen – *Presidentin* – peuvent-elles résumer, en un seul mot, leur histoire – et d'autres non⁷ ?

La forme de l'identité

Solitude standing, l'album de Suzanne Vega qui comprenait *Language*, date de 1987. Au cours de la même année paraissait le travail pionnier d'Alma Sabatini sur l'emploi non sexiste de la langue. Il s'agit d'une recherche qui a été confiée à Alma, assistée d'Edda Billi, d'Alda Santangelo et d'Elena Marinucci qui, à l'époque, présidait la Commission nationale pour la parité et l'égalité des chances entre hommes et femmes. Elle suscita de nombreux comptes rendus, parfois guère indulgents. Dans la *Préface*, Sabatini s'exprimait de la manière suivante : « Même si la linguistique et la culture dans son ensemble reconnaissent désormais l'emprise sociale de la langue, dans la pratique on traite encore celle-ci comme si elle était un moyen "objectif" se limitant à transmettre un ensemble de contenus. On croit pouvoir la contrôler, la manipuler selon nos besoins et finalités : on néglige de la sorte à quel point elle nous contrôle et manipule nos esprits. On n'est pas seuls à parler une langue, elle nous parle aussi » (Sabatini, 1993 : 19). Le volume avait buté contre un pays qui n'était pas prêt à le recevoir et n'a été accueilli favorablement que par des féministes et par une petite partie du monde universitaire. Il est intéressant de rappeler que les critiques les plus cinglantes et moqueuses ne venaient pas du monde conservateur

⁷ Voir le site de Angela Merkel : www.bundeskanzler.de/bk-de/kanzleramt/bundeskanzler-seit-1949/angela-merkel.

mais du monde progressiste, comme l'atteste un regard sur les journaux et magazines de ces mois-là. Pietro Citati le liquida en tant que livre « ridicule, voire ridiculissime », défendant la nature androgyne de la langue ; Beniamino Placido (1987) lui consacra deux articles dans *La Repubblica*, dont voici la teneur du second : « Que les féministes de la Présidence du Conseil continuent à s'occuper de la langue. Mais enfin, qu'elles regardent aussi autour d'elles. Qu'elles se demandent si par hasard il n'y aurait pas des batailles à mener plus à la hauteur de leur intelligence et de leurs énergies ». Les critiques insistaient sur le caractère ontologiquement asexué de certaines professions, ce qui aurait dû empêcher de lier le genre à la fonction : « L'agent n'a pas plus de sexe que "le" feu ou "la" bande des passages piétons », écrivait à cet égard Umberto Eco : la prétention des autrices de décliner l'indéclinable était donc à repousser.

Mais que signifie séparer le genre de la fonction ? Peut-on séparer la langue de la vie ? « Il y a quelque chose, dans la vie d'une langue, qui nous dépasse. Quelque chose qui nous intrigue, nous bouscule, nous sépare. Le contraste est inhérent à la langue et à la vie de celle-ci. Au cœur de ce débat il nous faut donc placer celles et ceux qui ont besoin de la langue pour se comprendre et pour comprendre le monde ». Ainsi écrivait Luisa Muraro (1988) dans une longue et raisonnée critique du travail de Sabatini publiée dans *Il Manifesto*. Elle ajoutait plus loin : « J'estime qu'il faut accepter tout ce qui permet de mettre en mots ce qui autrement "n'aurait pas de mots". Tel est sans aucun doute le cœur de la question : la liberté des femmes a transformé nos arrangements linguistiques, rendant visibles, significatives, des pans d'expérience qui ne l'étaient pas ».

Il m'est arrivé de buter contre cette muraille dans le bureau d'un éminent professeur à qui j'avais demandé une lettre de recommandation pour une bourse d'études dans une université américaine. Je devais terminer mon doctorat et le dossier de candidature devait inclure tout un ensemble de documents divers. Les délais étaient serrés et comme d'habitude j'avais tout fait en catastrophe. Le professeur était bien disposé et me reçut chez lui, dans un bel appartement du quartier romain de l'Aventin. Assis à l'autre bout de son bureau, il me dicta sa lettre en italien : « Vous la traduirez vous-même ». Dans ses paroles, je devins *uno studioso maturo* [un chercheur accompli]. Face à mon objection, il répliqua que les *studiose* [les chercheuses] sont tout autre chose : des jeunes femmes zélées et disciplinées qui travaillent beaucoup. Il ne comprenait pas pourquoi je voudrais me faire déclasser à ce point. En fait, j'avais bien compris le message. La solution fut offerte par la traduction : en anglais, le mot *scholar* étant épïcène, on pouvait dire le problème résolu. Il ne l'était pas : si le système des genres de l'anglais m'avait permis de fermer l'enveloppe à temps pour l'envoyer à Boston, dans mon esprit la question restait ouverte. Dix années s'étaient écoulées depuis le

Raccomandazioni d'Alma Sabatini, depuis ces commentaires indignés qui nous sommaient de ne pas oublier l'effort qu'avait coûté aux femmes « de se faire appeler, lorsqu'elles le méritent, avocat, magistrat, médecin » (Borgese, 1987) – mais en réalité de pouvoir accéder à ces fonctions et ensuite de les occuper en obtenant qu'elles se déclinent au féminin sans perdre en prestige, comme ce fut le cas en France pendant des décennies avec « doctoresse ». Nous en étions toujours là, me disais-je : aux carrières séparées, aux femmes *méritant* de changer de genre. Ce n'était pas plus une question de discrimination que de progrès (car ce dernier peut emprunter des chemins divers) ; il s'agissait plutôt de faire face au fait que l'on m'interdisait pour la première fois de rendre compte de moi-même, à l'aide d'un outil qui concernait moins ce que je faisais que ce que j'étais.

Ce professeur se faisait à ce moment-là le porte-parole d'une tradition pluriséculaire. Son avis ne se bornait pas à confiner une partie de l'expérience à l'ombre du non-dit, ou à la dissimuler sous le nom d'autrui. Au contraire, il affirmait que l'identité d'un chercheur, à l'instar de celle de quiconque remplirait une fonction créatrice, ne peut se dire qu'au masculin, la forme féminine ne permettant pas d'accéder au même sens, quel que soit l'effort pour y parvenir.

Le sexe pèse. Dès lors que certaines fonctions et activités sont en jeu, il creuse un écart entre la vie et la langue. Pour les réunir, il faut imaginer des solutions nouvelles. Or, l'étude des stratégies antidiscriminatoires en linguistique montre que ce serait un leurre de s'en tenir à la seule diversité des langues. Chaque système possède sa structure et ses compatibilités. En fait, chaque langue s'efforce d'une manière qui lui est propre de « donner forme à des expériences matérielles, sociales, scientifiques et émotionnelles qui auparavant étaient inconnues, impensées, impossible et de toute manière inexprimées » (De Mauro, 2008 : 107). Les diverses manières de rendre compte de la différence, ou de ne pas lui rendre justice, et de combattre les discriminations tiennent moins à la morphologie, voire au nombre des genres, qu'aux orientations théoriques dont s'inspirent – de manière plus ou moins consciente – les différentes solutions proposées. Deux tendances s'opposent ici. D'une part, la neutralisation ; d'autre part, la reconnaissance. La neutralisation ne remet pas en question les racines de la discrimination : elle entérine l'unicité du sujet – masculin – et dévalorise la différence, si ce n'est qu'elle la méconnaît. Elle vise donc à rechercher des stratégies permettant d'effacer les marques de diversité : à l'échelle de la langue, cela conduit à s'appuyer sur des formes neutres, lorsque le système le permet – sur le modèle de l'anglais *scholar* – ou à revenir à des formes masculines : Monsieur le Président...

La reconnaissance, en revanche, cherche à porter au jour les différences que l'histoire a cachées et à les rendre identifiables. Elle puise ses racines dans la « deuxième vague féministe » (voir par

exemple Viennot, 2020 et 2021). Elle œuvre pour que la différence devienne visible dans l'ordre symbolique, à l'échelle de l'imaginaire et des formes qu'il prend, à commencer par le langage, car « ce que l'on ne dit pas, n'existe pas » (Robustelli, 2014 b).

La liberté des femmes est elle-même un chemin irréversible et parfois dramatique, mais néanmoins en train de redessiner le monde. Les polémiques sur les désinences, l'introduction de nouveaux termes, tel *féminicide* et la caution de formes attestées mais rarement utilisées, telle *Madame la Présidente*, s'inscrivent dans ce parcours difficile. Pour que les femmes accèdent enfin à la cité sans restriction et de plein droit, il faut bien que la langue en rende compte, en repérant des mots capables de briser le silence, de traverser les cultures et de porter au grand jour cette expérience millénaire qui a été cachée au fil de l'histoire. C'est au sein de cette expérience que germe l'avenir, comme nous le montre le courage des femmes iraniennes : combattre pour que notre expérience ne reste pas invisible, pour qu'elle ne se disperse pas, voilà la seule chose qui compte.

Fabrizia Giuliani
(Université de Rome Sapienza)

Références

- Aitchison, J. (1987), *Words in the Mind : An Introduction to the Mental Lexicon*. Oxford : Blackwell.
- Bally, C. (1932 [1913]), *Le Langage et la vie*, 3^e éd. augm. Genève : Droz.
- Basile, G. (2001), *Le parole nella mente. Relazioni semantiche e struttura del lessico*. Milan : Angeli.
- Basile, G. (2023), « Experience, Cognition and Languages in Lev S. Vygotsky. A socio-cognitive approach to meaning and understanding », *Reti, Saperi, Linguaggi. Italian Journal of Cognitive Science*, 12(1) : 85-106.
- Borgese, G. (1986), « Il nuovissimo vocabolario della “Donna sapiens” », *Corriere della Sera*, 11 novembre.
- Cavagnoli, S. et Dragotto, F. (2021), *Sessismo*. Milan : Mondadori.
- Clark, A. (2008), *Supersizing the Mind Embodiment, Action, and Cognitive Extension*. Oxford–New York : OUP.
- Cavarero, A. (1987), « Per una teoria della differenza sessuale », dans AAVV, *Diotima*, pp. 43-80. Milan : la Tartaruga.
- Citati, P. (1987), « La lingua perduta delle donne », *Il Corriere della sera*, 12 mai.
- Della Valle, V. et Patota, G. (2023), *Dizionario dell'italiano Treccani. Parole da leggere*. Rome : Istituto dell'Enciclopedia Italiana.
- De Mauro, T. (2008), *Il linguaggio tra natura e storia*. Milan : Mondadori.

- Eco, U. (1987), « La sentinella coi baffi », *L'Espresso*, 31 mai.
- Fillmore, C. J. (1976), *The Need for a Frame Semantics within Linguistics*, dans H. Karlgren (éd.) *Statistical Methods in Linguistics*, pp. 5-29. Stockholm : Sprakforlager Skriptor.
- Fillmore, C. et Atkins, B. T. (1992), « Toward a Frame-Based Lexicon : The Semantics of Risk and Its Neighbours », dans A. Lehrer et E. F. Kittay (dir.) *Frames, Fields and Contrasts : New Essays in Semantic and Lexical Organization*, pp. 75-102. Hillsdale, NJ : Erlbaum.
- Fresu, R. (2008), « Il gender nella storia linguistica italiana (1988-2008) », *Bollettino di Italianistica*, 5(1) : 86-111.
- Giuliani, F. (2013), « La forza del linguaggio », dans A. M. Thornton et M. Voghera (dir.) *Per Tullio De Mauro. Studi offerti dalle allieve in occasione del suo 80° compleanno*, pp. 171-189. Rome : Aracne.
- Irigaray, L. (1981), *Speculum. De l'autre femme*. Paris : Éditions de Minuit.
- Irigaray, L. (1985), *Parler n'est jamais neutre*. Paris : Éditions de Minuit.
- Lakoff, G. (1987), *Women, Fire, and Dangerous Things. What Categories Reveal about the Mind*. Chicago : University of Chicago Press.
- Lakoff, G., (2004), *Don't think of an elephant! Values and Frame the Debate : the essential guide for progressive*. White River Junction, VT : Chelsea Green.
- Muraro, Luisa (1988), « La lingua batte dove il dente duole », *Il Manifesto*, 2 juin.
- Muraro, Luisa (1991), *Maglia e uncinetto*. Milan : Feltrinelli.
- Minsky, M. (1975), « A Framework for Representing Knowledge », dans P. H. Winston (dir.) *The Psychology of Computer Vision*, pp. 211-277. New York : McGraw-Hill.
- Marcato, G., éd. (1995), *Donna & linguaggio : Convegno internazionale di studi, Sappada/Plodn (Belluno)*. Padoue : Cleup.
- Placido, B. (1987 a), « Questori e questrici », *La Repubblica*, 22 mars.
- Placido, B. (1987 b), « Donne in battaglia », *La Repubblica*, 16 mai.
- Robustelli, C. (2014 a), « Genere, grammatica e grammatiche », dans M. S. Sapegno (dir.) *La differenza insegna. La didattica delle discipline in una prospettiva di genere*, pp. 61-74. Rome : Carocci.
- Robustelli, C. (2014 b), *Donne, grammatica e media. Suggestioni per l'uso dell'italiano*. Rome : Giornaliste Unite Libere Autonome, www.sns.it/sites/default/files/2021-05/2014%20donne_grammatica_media.pdf
- Robustelli, C. (2016), *Sindaco e sindaca. Il linguaggio di genere*. Florence-Rome : Accademia della Crusca-GEDI.

Robustelli, C. (2018), *Lingua italiana e questioni di genere. Riflessi linguistici di un mutamento socioculturale*. Rome : Aracne.

Robustelli, C. (2023), « Femminismo e linguistica accademica : il rapporto fra lingua, linguaggio, sesso e genere », dans L. Perrotta et M. S. Sapegno (dir.) *Memorie, bussole, cambiamenti. Didattica e ricerca sugli studi delle donne e di genere*. Roma : Sapienza.

Rosch, E. (1978), « Principles of categorization », dans E. Rosch et B. Lloyd (dir.) *Cognition and Categorization*, pp. 27-48. Hillsdale, NJ : Erlbaum.

Sabatini A. (1986), *Raccomandazioni per un uso non sessista della lingua italiana*. Rome : Istituto poligrafico e Zecca dello Stato.

Sabatini, A. (1993), *Il sessismo nella lingua italiana*, con la collaborazione di M. Mariani e la partecipazione alla ricerca di E. Billi, A. Santangelo. Rome : Presidenza del Consiglio dei Ministri.

Sapegno, M. S., dir. (2010), *Che genere di lingua? Sessismo e potere discriminatorio delle parole*. Rome : Carocci.

Somma, A., Maestri, G. et Formato, F. (2020), *Il sessismo nella lingua italiana, trent'anni dopo Alma Sabatini*. Pavia : Blonk.

Thornton, A. M. (2012), « Quando parlare delle donne è un problema », dans A. M. Thornton et M. Voghera (dir.) *Per Tullio De Mauro. Studi offerti dalle allieve in occasione del suo 80° compleanno*, pp. 301-316. Rome : Aracne.

Trier, J. (1931), *Der deutsche Wortschatz im Sinnbezirk des Verstandes. Die Geschichte eines sprachlichen Feldes. Von den Anfängen bis zum Beginn des 13. Jahrhunderts*. Heidelberg : Winter.

Viennot, E. (2020), *En finir avec l'homme. Chronique d'une imposture*. Donnemarie-Dontilly : Éditions iXe.

Viennot, E. (2021), *Le langage inclusif : pourquoi, comment*. Avec une postface de Raphaël Addad & Chloe Sebagh. Donnemarie-Dontilly : Éditions iXe.

Violi, P. (1987), *L'infinito singolare. Considerazioni sulla differenza sessuale nel linguaggio*. Vérone : Ediesse.

Vygotskij, L. S. (2019 [1934]), *Pensée et langage*, trad. de F. Sève, avant-propos d'Y. Clot, présentation de L. Sève. Paris : La Dispute.

Wittgenstein, L. (2004), *Le Cahier bleu et le cahier brun*, préf. de C. Imbert, trad. de l'anglais par M. Goldberg et J. Sackur. Paris : Gallimard.

Wittgenstein, L. (2005), *Recherches philosophiques*, trad. de l'allemand par F. Dastur, M. Élie, J.-L. Gautero, D. Janicaud et É. Rigal, avant-propos et appareil critique d'É. Rigal. Paris : Gallimard.